

L' Abeille.

2me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 14 MARS 1850.

No. 17.

LA FERME MAIZERETS.

AIR: *Allons enfans de la patrie.*

Amis, que la reconnaissance
Guida naguère en votre choix,
Qu'aujourd'hui la réjouissance
Réunisse toutes nos voix,
Pour sauver d'un fatal outrage
Un asile délicieux,
Notre étang, nos superbes jeux,
L'orme antique qui nous ombre.

Ref. { Arrachons à l'ouïli le non le Maizerets ;
Vengeons (bis.) ce bienfaiteur si digne de
regrets.

En vain contre nous la folie
Vient arborer son étendard ;
O Maizerets, que l'on oublie,
Tu nous serviras de rempart :
Que ton nom, chéri par l'Abeille,
Comme une fleur par les zéphirs,
Soit pour ce château des plaisirs
Une sentinelle qui veille.
Arrachons, &c.

Quel nom plus cher à la jeunesse,
Que celui d'un si bon Mentor !
Il ne donna point la richesse ;
Mais soi-même ne est plus qu'un trésor.
Qui n'aime ce charmant bocage,
Ces prés et ces riches guérets ;
Et n'est-ce pas de Maizerets
Que nous tenons cet héritage ?
Arrachons, &c.

Amis, payons de gratitude
L'auteur de tous ces agréments,
Et la noble sollicitude,
Qui fait les embellissements :
Rendons hommage au Séminaire,
Honorons tous les successeurs,
Dans un de leurs Supérieurs,
C'est le moins que nous devions faire.
Arrachons, &c.

Bannissez donc la Canardière
De vos esprits, de vos discours :
Rangez-vous sous la bannière
Du non vainqueur au grand concours :
Imprimez dans votre mémoire
Le nom chéri de Maizerets ;
Qu'il soit le dieu de nos bosquets,
Le défenseur de notre gloire.
Arrachons, &c.

Ce n'est pas d'hier que l'on discute les résultats et les effets des croisades ; le dernier siècle, en particulier, ne leur a pas épargné le ridicule et la calomnie. Voici comment le célèbre et impartial historien des croisades, M. Michaud, a résolu cette question.

" Si la France se montra plus dévouée aux Croisades qu'aucun autre état de l'Europe, elle recueillit des fruits aussi plus abondants et plus heureux. L'Italie, où le pouvoir sacerdotal soutenait les droits de la religion ; l'Angleterre, où le régime féodal était encore dans toute sa vigueur ; l'Allemagne, que la lutte de l'aristocratie et de l'empire livrait à d'interminables querelles, ne participèrent que lentement aux salutaires effets des Croisades ; en France, ils se firent sentir dans le cours

même de la première. Le petit-fils de Hugues-Capet, que ne recommandait aucun mérite personnel, et que les censures ecclésiastiques tenaient encore dans un état d'abaissement, parvint cependant à étendre sa puissance et à agrandir ses domaines. Tous ces guerriers turbulents qui désolaient l'État pour exercer leur valeur, s'étaient enrôlés sous la bannière du Christ. Dès-lors, l'autorité royale, débarassée d'une foule d'entraves, put s'occuper avec succès du bonheur public, en travaillant pour elle-même. Tandis que les barons versaient leur sang et leurs trésors dans la Palestine, en France, le peuple des villes et des campagnes, affranchi du joug de ces petits tyrans, goûta les premières douceurs de l'indépendance et de la fortune. Le cœur de ces maîtres superbes, que rien jusqu'alors n'avait pu fléchir, s'adoucit en faveur d'hommes associés aux mêmes récompenses. Plusieurs seigneurs affranchirent leurs serfs en présence du Saint-Sépulcre ; ces utiles exemples se multiplièrent au retour de la Croisade. Les mains qui avaient délivré le tombeau d'un Dieu, pouvaient-elles reprendre les marques de la servitude, et la religion eût-elle pu souffrir encore des esclaves parmi ceux qu'elle réclamait pour ses vengeurs ? Ainsi les droits de la victoire servirent ici les intérêts de l'humanité et le titre de soldat de Jésus-Christ fit honorer le caractère de l'homme.

" Les choses étaient arrivées à ce point que tout périssait en Europe si quelque violente secousse ne fut venue rendre la vie à ce grand corps épuisé ; et il fallait que les symptômes d'une destruction imminente fussent bien nombreux et bien frappants, puisqu'ils excitèrent l'attention et la crainte des hommes même d'un âge si ignorant et si grossier. Les bruits si généralement répandus, au commencement du Xe. siècle, et depuis à plusieurs autres époques, de la fin prochaine du monde, ne venaient point d'une autre source, et l'on sait combien cette opinion et les terreurs qui se propageaient à sa suite contribuèrent à multiplier le nombre et à enflammer le zèle des défenseurs de la Terre Sainte. Les Croisades opérèrent seules le mouvement qui sauva la société

en la renouvelant toute entière. Si les pays en profitèrent pour affermir ou pour étendre leur puissance, on peut dire que dans leurs mains, tout autre moyen eût également servi au même objet. Dans l'état où se trouvaient alors les croyances et les intérêts de l'Europe, il était impossible que le clergé, depuis long-temps affranchi de l'autorité temporelle, ne finit pas par exercer sur eux une juste influence.

" Quelque vide que laissassent, dans la grande famille européenne, ces émigrations, dont les flots ne cessaient de s'écouler vers l'Orient, n'avait-elle pas des pertes encore plus nombreuses à déplorer dans le cours de ces longues dévastations, de ces éternels brigandages qui couvraient son sein de sang et de ruines ? C'est un fait généralement attesté, et qui doit presque conserver à nos yeux le caractère du miracle qu'il eut aux yeux d'un siècle crédule, qu'aussitôt que la guerre sainte eut été proclamée, l'Europe demeura tout à coup dans une paix profonde. Les haines privées, les inimitiés nationales furent au même instant suspendues dans toute l'étendue de ce vaste continent : on n'y connut plus qu'un seul objet d'ambition, on n'y entendit plus qu'un seul cri de guerre, la délivrance du Saint-Sépulcre ; et la Trêve de Dieu, ce frein si fort que l'Église opposait quelque fois aux passions ne fut exactement observée qu'à la suite de ces émigrations, qui ne laissaient plus dans tout l'Occident ni prétextes aux querelles, ni de bras pour les soutenir. En supposant même que le nombre de victimes fût plutôt accru que diminué par ces expéditions lointaines, on ne saurait nier qu'elles n'aient produit un bien inestimable ; c'est qu'alors les calamités de la guerre s'étendirent uniquement sur ceux qui y prenaient une part active et volontaire, au lieu que, dans ces dissensions civiles, qui enveloppaient tout un peuple, une foule de citoyens périssaient pour une cause qui leur était étrangère. Du moins quand l'Orient était en feu, l'Europe entière respirait. Le bruit des armes qui retentissait au loin sur les plages asiatiques, ne venait pas troubler la sécurité de l'Occident, et le signal des combats n'était fatal qu'aux Sarrasins. (à continuer.)